



Portrait de Frédéric Mistral par Nadar, 1897  
© Coll. Museon Arlaten, musée départemental d'ethnographie,  
Arles, cliché J.L Maby



Portrait de Gustave Fayet

## Et Gustave Fayet illustra *Mireille* de Frédéric Mistral...

*par Magali Rougeot*

**G**ustave Fayet, illustrateur de *Mireille*, a d'abord été le plus grand collectionneur du début du XX<sup>ème</sup> siècle. Par ses choix et achats audacieux : de Gauguin, il ira jusqu'à en posséder plus de soixante-dix, de Redon il aura les plus beaux et de Van Gogh les plus rares.

Il est issu d'une grande famille de propriétaires viticoles dont il va prendre la suite. Elevé dans l'art, que ce soit dans la création ou dans la collection, il suit les pas tracés par son père et son oncle tous deux élèves de Daubigny. Il montrera un goût prononcé pour la couleur qui se traduira très rapidement dans son œuvre et dans sa collection : ses peintures représentent un même point de vue à avec une lumière différente, des pastels aux couleurs chatoyantes ou des céramiques en grès aux émaux étincelants. Dans sa collection il se tourne alors vers de peintres comme Gauguin Van Gogh, Monticelli ou Odilon Redon.

A la mort de son père Gabriel en 1899 il s'installe dans son atelier rue du Capus à Béziers, et prend les fonctions de conservateur des musées cette ville. Il organise tous les ans au printemps une exposition temporaire de peinture, où il présente les artistes peu reconnus encore mais qu'il aime. L'exposition de 1901 fait apparaître des noms comme Cézanne, Denis, Gauguin, Picasso, Redon, ou Renoir. Celle de 1902 est un hommage au Adolphe Monticelli, ami du père de Gustave Fayet, qui peignait avec lui sur le motif, et peintre adulé par Van Gogh. Grace à son amitié avec George Daniel de Monfreid, il est dès 1900 en relation directe avec Gauguin qui réalise pour lui le bois sculpté la Guerre et la Paix (aujourd'hui au musée de Boston). L'engouement de Fayet pour le travail de Gauguin est tel qu'il veut faire chez lui un panneau entier avec ses œuvres: « une sorte de chapelle ». Gauguin est au cœur de toutes les discussions ;

Fayet envisage avec Monfreid et en accord avec l'artiste, de lui consacrer l'exposition de 1903. Gauguin est ravi et envisage même de rentrer en France au moment de l'exposition, mais son état de santé se dégrade, Fayet et Monfreid le dissuadent de rentrer, l'exposition est reportée. Quelques mois plus tard Monfreid reçoit un message de détresse de Gauguin demandant de l'aide à Fayet « Voulez-vous dire à Mr Fayet qu'il s'agit là de me sauver... et dites bien à Mr Fayet que je lui en aurai une reconnaissance éternelle » ; cette lettre datée d'avril n'arrive en France qu'en juillet. Quand Fayet envoie à l'artiste l'argent demandé, il ne sait pas encore que Gauguin est mort ; il ne l'apprendra qu'à la fin du mois d'août. Il rêve maintenant d'une autre vie, et en 1905 décide de s'établir à Paris. Les expositions qu'il organise n'aboutissent pas comme il le voudrait, la ville n'achète pas les œuvres de ceux qu'il soutient.

Il connaissait déjà la capitale où il se rendait régulièrement pour présenter des œuvres au salon des artistes français. Il y rendait visite à son ami et collectionneur Maurice Fabre, qui connaissait le Paris des artistes et des galeries d'art et qui lui fit découvrir l'œuvre de Cézanne et surtout d'Odilon Redon. C'est chez Fabre qu'il vit pour la première fois une œuvre d'un artiste qu'il allait aimer au moins autant que Gauguin : « En entrant un jour chez un de mes amis, je fus littéralement bouleversé à la vue d'une lithographie de Redon. C'était le Pégase captif. Je résolus d'aller voir son auteur. Et j'allai sonner au logis du maître. Une minute d'attente. Puis des pas légers, alertes, Redon parut (...) Je fus vite séduit par Redon. Il m'engagea si simplement à venir le voir de temps en temps que j'usai et que j'abusai de la permission. Je devins vite son ami. ». Les deux hommes se voyaient souvent, ils allaient dans les galeries, les musées, ils parlaient longuement d'art et de peinture, leur amitié grandissait ; quand Redon comprit qui était Fayet et quand il vit son travail de peintre il devina l'artiste qu'il pourrait être un jour : « C'est bien c'est très bien ; vous savez

voir, vous savez peindre. Vous pouvez continuer ainsi ; mais est-ce que vous considérez votre peinture actuelle comme un terme d'évolution ? (...) Croyez-vous que ce soit là toute l'expression de votre âme ? ». Et Fayet qui avait été grandi dans la peinture, étant élève de son père, qui avait touché au dessin, à l'huile, à l'aquarelle, au pastel et à la céramique, cessa brutalement de peindre et attendit une vingtaine d'années avant de montrer à nouveau son travail, sans jamais s'arrêter de créer.

Début 1905 la famille Fayet fait donc ses bagages pour Paris. Ils s'installent dans un appartement au 51 de la rue de Bellechasse, le salon est consacré à Gauguin. Au-dessus de la cheminée trône le bois Guerre et Paix et la somptueuse Te Arii Vahine. Fayet est très sollicité, nombreux sont ceux qui veulent découvrir l'œuvre de l'artiste (Matisse, les Stein, les russes Chtchoukine et Morosov, Maurice Denis, Gide ou encore Cocteau). Fayet put enfin rendre l'hommage qu'il voulait au Maître des Marquises : il participe en 1905 à Weimar et en 1906 à Paris au Salon d'Automne au deux grandes rétrospectives consacrées à Gauguin après sa mort, en 1906 une salle porte même son nom, il ne prête pas moins de soixante-dix œuvres de l'artiste !

En 1908 une nouvelle vie s'offre à lui, l'ancienne abbaye cistercienne de Fontfroide près de Narbonne est en vente ; abandonnée par les moines en 1901 elle était laissée depuis à l'abandon. Le 23 janvier 1908 lors d'une vente aux enchères Madame Fayet devient propriétaire de l'abbaye. Dès lors Gustave Fayet se met au travail, il est le maître d'œuvre des restaurations : les bâtiments bien sûr mais aussi les objets. Il trouve en Espagne, dans les marchés ou chez les antiquaires les grilles, azulejos, statues, lanternes de processions et refait de Fontfroide un lieu sublime. Pour les baies de l'église qui étaient béantes il fait appel à son ami Richard Burgsthal qui devient le maître verrier de Fontfroide. Ils créent ensemble à Bièvres la Verrerie des Sablons, où seront réalisés des vitraux aux motifs symboliques et aux couleurs chatoyantes. Le premier ami à

séjourner à Fontfroide est Odilon Redon, alors naît avec Fayet le projet d'un grand décor pour la bibliothèque de Fontfroide. Redon a liberté totale sur le sujet et créera : Le Jour et la Nuit, deux triptyques de 6 mètres 50 de long sur 2 mètres de haut, il achève son œuvre par Le Silence placé au-dessus de la porte d'entrée. L'ensemble fût réalisé entre 1910 et 1911. Dans la bibliothèque Fayet pose pour son profil qui apparaît dans un feu follet de La Nuit, il discute longuement avec Redon, ils lisent ensemble l'œuvre d'André Suarès. Comme l'avait prédit Redon dix ans plus tôt, et dans l'élan de Fontfroide il reprend ses pinceaux. Il peint à l'aquarelle ce qu'il voit autour de lui : les paysages de montagne dans la lumière des cimes ou les couchers de soleil, les environs de Fontfroide où la nature se renouvelle sans cesse... C'est là que naissent aussi les fameux « buvards » : des dessins de fleurs imaginaires, de fonds sous-marins qui touchent parfois à l'abstraction.

Pendant l'hiver 1916 il séjourne aux Lecques et découvre la Provence, qui sera une grande source d'inspiration. Il peint les cyprès chers à Van Gogh, les champs, les mas. Au grand hôtel de Lecques, déjeunant en terrasse avec sa famille il fait la connaissance de la poétesse alsacienne Elsa Koeberlé, en échange d'un buvard elle lui offre son recueil de poèmes les Accords, dont Fayet illustre chaque page avant de le retourner relié à son amie. Quelques mois plus tard Fayet est sollicité par la maison Dumas Barbedienne qui souhaite utiliser ses buvards les plus décoratifs pour réaliser des étoffes La réussite est telle que Fayet décide d'exploiter lui-même son travail. En 1920, il crée avec son ami Fernand Dumas, banquier à Perpignan, un atelier de tapis à Paris, l'Atelier de la Dauphine, où seront réalisés d'après ses dessins des tapis « Art Déco » au point noué. La main de l'artiste est omniprésente, il agrandit ses dessins, choisit les couleurs et les laines. Le succès est là dès 1921, des tapis sont sélectionnés pour le salon d'Automne et remarquables par leurs couleurs, leur matière, l'absence totale de symétrie qui appelle au rêve.

Fayet décide alors de « vivre de son art » en se libérant de ses propriétés au profit de ses enfants.

De nouvelles amitiés naissent, il rencontre l'écrivain André Suarès qui l'encourage à illustrer des livres, qui sont au cœur de leur correspondance. Ils mèneront ensemble le projet Fleurs, édité en 1925, avec une préface de Suarès. Dans son texte Fayet raconte d'où viennent ces fleurs : « -ici ce n'est que rêve et fontaine- c'est le jardin des bonnes fées, où les plantes sont heureuses et toujours parées des plus harmonieuses couleurs, où elles vivent éternellement en sécurité à l'abri des méchancetés des botanistes, du bec des oiseaux et des mandibules des insectes. » Suivent ensuite des planches de centaines de fleurs imaginaires, irréelles, merveilleuses.

Les voyages sont pour lui de véritables sources d'inspiration. Il aime aller sur le site pour voir, observer, et rapporter des documents : croquis, photos, aquarelles faites sur le motif. En 1922, il part plusieurs semaines en Provence pour illustrer Mireille de Frédéric Mistral, et rapporte soixante douze planches en noir et blanc. Plus tard il dessinera d'un trait assuré les oliviers de Mallorca, avec leurs troncs torturés, de là-bas il écrit à son ami Suarès : « ce sont des monstres » ! Son dernier voyage le conduit, au printemps 1925, en Italie. L'encre de Chine à Vérone puis la couleur à Venise, avec une série d'aquarelles réalisées sur du buvard ; qu'il exposera à Paris en 1925. « les ciels et les eaux de Venise » vaudront à Fayet un hommage du grand critique d'art Louis Vauxcelles « Que Gustave Fayet ait pu dire du neuf à Venise, où il n'est pas un pan de terre ou de granit, un coin de la lagune, un reflet sur l'Adriatique, une vague du Grand Canal qui n'ait été mis en cadre prouve à quel point il fut original. ».

L'année de sa mort, un ensemble de tapis est présenté lors de la grande exposition des arts décoratifs de Paris. Plus tard l'Etat lui en achète un : il est désormais un artiste classé, et reconnu. On prévoit d'organiser pour lui une grande rétrospective. Malheureusement il ne la verra pas. Il meurt brutalement en

septembre 1925, alors que tant de projets sont en cours. Cette exposition eut lieu quelques mois plus tard, l'hommage était double : en mars 1926 la rétrospective de Fayet était aussi celle d'Odilon Redon.

L'un des grands projets resté en suspens était la publication de ses dessins pour Mireille. Dans sa biographie sur Fayet en 1924, René-Louis Doyon écrit : « Mireille, le beau pays de Mireille, a tenté aussi ce magnifique prêtre de la couleur ; soixante-quinze compositions en noir, consacrées au poème de Mistral et à la campagne provençale, pourront, dans un avenir prochain, constituer un album de belles et saisissantes images que salueront des amis du soleil et de la Provence ».

Fayet a imaginé ce projet en 1922, après s'être replongé dans les écrits de Mistral. Depuis l'enfance il était imprégné de cette culture, son arrière-grand-père Jacques Azaïs, était le fondateur de la Société Archéologique de Béziers, qui reçut, en janvier 1863, l'auteur de Mireille. Il est considéré comme l'un des précurseurs du Félibrige (mouvement littéraire visant à perpétuer la tradition des troubadours et à redonner à la langue d'oc un statut de langue littéraire), et a écrit plusieurs livres dont un Dictionnaire des idiomes languedociens.

#### **Pour Fayet la lecture de Mireille fut une véritable révélation**

« Et puis mon idée fixe est d'illustrer Mireille ! J'irai cet automne passer un mois en Camargue. J'avais lu Mireille. Mais aujourd'hui je classe ce livre parmi les plus beaux. Je suis plongé dans cette littérature provençale et je m'y sens comme un poisson dans l'eau. Est-ce par atavisme ? J'ai acheté à la librairie Roumanille à Avignon les livres provençaux que je n'avais pas. Parmi lesquels la première édition de Mireille (...) ». (Extraits d'une lettre à son fils, Léon, début 1922).

Dès lors le projet est lancé, en août Fayet part en Provence pour un pèlerinage sur les lieux de Mireille : les Saintes Maries,

les Baux ou encore Saint Rémy. Il connaissait la Provence, y avait séjourné à plusieurs reprises, et l'avait même peinte quand il venait aux Lecques. Mais ce voyage qui se fait dans un but précis lui donne un regard nouveau, c'est pour lui une redécouverte :

« Les Baux ! Comme j'avais mal vu cette splendeur quand nous y passâmes. (...) Je viens d'en faire un de mes plus intéressants dessins noirs ; terriblement dramatique... ». Dès son arrivée il se met au travail. Dans les mots qu'il écrit alors à ses proches la Provence prend vie comme elle apparaît dans ses dessins :

« Je ne m'étais jamais senti une plus grande ardeur pour le travail. Je remplis des albums de dessins, de croquis de notes, et j'aurai assez de documents pour les grands dessins que je ferai cet hiver. J'ai séjourné aux Saintes, dans les plaines salées de Camargue, dans les mas, dans les étangs où j'ai vu s'envoler devant moi un vol d'une centaine de flamants roses, dans Arles, dans les Baux, à Saint Rémy, à Maillane. Je partirai demain pour les Martigues en auto, en traversant la Crau où j'ai à dessiner » (Lettre à Alban, Août 1922).

Il travaille sur l'édition de Mirèio (Mireille) de 1921 qu'il possède, et sélectionne soigneusement les passages qu'il souhaite illustrer. Le parti pris est celui de la Provence et de son paysage, c'est elle son héroïne. Il choisit ainsi six passages par chant pour composer les soixante douze planches d'illustration et dans leur encadrement gris inscrit les extraits de textes correspondants en provençal et en français. Il travaille à l'encre de Chine, au pinceau et au bambou. Certains dessins sont proches de Van Gogh comme dans la planche du chant 8<sup>ème</sup> qui illustre « sonore comme une aire où on dépique l'été » qui rappelle La fontaine dans le jardin de l'hôpital à Saint Rémy, fait à l'encre. Et que dire chant étoilé au milieu des cyprès... Van Gogh aimait la Provence, il y voyait parfois le Japon entre le ciel éclatant et un paysage de neige. Fayet vit aussi cela : des dessins se rapprochent des grands maîtres de l'estampe japonaise, comme

dans les enroulements de vagues en bord de mer du chant 12<sup>ème</sup>. D'autres encore les illustrations de Goethe par Delacroix devant les flammes de la Saint Jean du chant 7<sup>ème</sup>.

La nature vibre sous les traits de l'artiste qui la ressent dans toute sa puissance : « Le mistral puissant courbeur », « La mer tempétueuse », « les montagnes sombres », « les grands micocouliers pleurèrent » ou « les étoiles de Dieu clouaient les ciel ». Et lui, vibre devant cette nature : « Mais quel pays ! Ces innombrables cyprès, ces eaux courantes, ces cultures, ces collines de St Rémy ! ces horizons (...) Cette Provence est un est un enchantement ou mieux un emparadisement comme a dit Mistral ».

On ne su jamais si à son retour il proposa son travail à un éditeur, ou même à la famille Mistral. Certains de ses dessins

furent utilisés en 1923 par son ami Maurice Guierre, qui en édita des gravures sur bois, pour illustrer son Clair Visage de la Provence publié en 1924. On sait juste que Fayet montra son travail qui est mentionné à plusieurs reprises dans des articles qui lui ont été consacrés. D'après son premier biographe Doyon c'était un souhait et même un projet réellement envisagé, mais beaucoup de choses se sont arrêtées à sa disparition.

En 2007, le public a pu voir les originaux lors d'une exposition « Fayet illustre Mireille de Frédéric Mistral » au Musée Terrus à Elne en Roussillon.

Aujourd'hui, près de quatre-vingt-dix ans plus tard, grâce à Actes Sud et à l'Association Musée d'Art -Gustave Fayet à Fontfroide, (créé en 2007), les dessins sont édités et voilà ce beau rêve de Fayet devenu réalité.

